

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Germain FAVRE

Un enfant perdu du Romantisme
(Jacques Imbert Galloix)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1906, tome 8, p. 9-14

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Un enfant perdu du Romantisme

Divers articles publiés dans la *Quinzaine* par H. Lardanchet sont devenus en 1905 un livre intitulé *Les enfants perdus du Romantisme*. Le plus perdu de ces enfants est le poète genevois Jacques Imbert Galloix. L'auteur lui a consacré quatre pages, dont une de citations : quatre pages qui font exactement l'effet d'une cheville dans un alexandrin trop court. Je ne le cache pas, j'en veux un peu à M. Lardanchet. Le poète romand si méconnu pendant sa vie

méritait mieux que cela : il fut un vrai poète, il fut dans sa ville un des premiers apôtres du romantisme naissant ; il a de plus une littérature considérable, comme on dit en philologie : ce qui me fait croire que Galloix n'est si perdu que sous la plume du jeune écrivain lyonnais.

D'autre part, je suis content tout de même ; si M. Lardanchet avait tout dit sur notre compatriote et son œuvre, je n'aurais rien à apprendre aux lecteurs des *Echos*.

Aujourd'hui voici un peu de biographie.

J.-I. Galloix est né le 31 février 1807 à Avanchet, près de Meyrin, dans le canton de Genève. Son infortune commença avec la vie. Il trouva la pauvreté à son berceau et ce fut la misère qui le conduisit au tombeau ; et du berceau à la tombe son existence se passa dans la maladie, la mélancolie, le découragement et peut-être la faim : c'est le résumé de sa vie qui dura 21 ans.

De bonne heure son grand-père maternel s'éprit de cet enfant. Maître de calligraphie dans la capitale, il aurait désiré que son petit-fils lui succédât dans cette charge ; il fit donc entrer le jeune Imbert aux écoles de la ville.

D'après La Fontaine, l'enfance est sans pitié. Galloix, l'apprit à ses dépens. Ce fut un *gaudium* au collège quand on vit arriver ce nouvel élève aux longues jambes et au long cou, vrai portrait du héron de la fable ; si seulement il en avait eu le dédain superbe. Mais de plus, timide à l'excès, en proie à des tics nerveux qui prêtaient quelque chose de désordonné à ses manières, il se replia peu à peu sur lui-même et s'enfonça toujours davantage, nous dit un de ses biographes, dans cette sombre mélancolie qui le conduisit à travers les regrets, les larmes et les rêves sans espoir, au dépérissement et à la mort.

Cependant les années se passaient ; les parents trouvaient qu'il était temps que leur fils se choisît une carrière. Mais celui-ci n'était pas pressé. Un jour, ô stupeur pour les bons parents !...

« Il existe ici-bas, a écrit Et. Eggis, une classe d'hommes étranges. Ils portent des cheveux longs et bouclés comme le Christ. Ils ont dans leur large prunelle le regard fixe, ardent et profond des aigles, des lions et des rois. Ils aiment la lune, la mer, les montagnes ; ils vont souvent à la marge des grandes forêts écouter chanter la nature, cette ode simple et sublime d'un grand poète qui s'appelle Dieu»⁽¹⁾

Je ne sais si Galloix avait dans sa large prunelle le regard fixe, ardent et profond des aigles, des lions et des rois ; mais à coup sûr il aimait la lune, les bois, les montagnes et le lac bleu ; il avait tué son ennui par la lecture des premières poésies de Lamartine et de Victor Hugo. A son tour, il essaya d'écrire et ce fut des vers.

Douloureuse surprise pour les parents ! disais-je tout à l'heure. Ils avaient raison. Ozanam écrivait un jour : « La profession d'avocat est l'une de celles où l'on fait le mieux fortune à la fin, si l'on est pas mort au commencement. » A Genève, la profession de poète diffère de celle d'avocat, en ce qu'on y meurt sûrement de faim à la fin, si l'on en est pas mort au commencement ; il est vrai que Marc Monnier pourrait répondre : « tandis qu'ailleurs... c'est parfaitement la même chose. »

Pendant que les parents étaient dans la consternation, le jeune homme nourrissait des projets grandioses ; il se proposait d'implanter dans son pays cette poésie romantique dont les premières œuvres avaient réveillé son talent naissant.

Il se mit à l'œuvre et vers la fin de 1825, il publia à Genève un petit poème : « *La Nuit du 12 décembre 1602.* » C'est le début d'un enfant de 18 ans, d'après Marc Monnier. L'œuvre est médiocre, mais elle marque une époque dans la littérature de la Suisse romande, je veux dire l'introduction du Romantisme. Réintroduction serait plus juste ; car le mouvement romantique est parti de notre pays. De

⁽¹⁾ Et. Eggis : *En causant avec la lune : préface.*

Zurich, où enseignaient et combattaient Bodmer et Breitinger, il a envahi tout le nord de l'Europe ; quand aux nations latines, le père du Romantisme n'est-il pas J.-J. Rousseau ? et qui nous dira ce que la nouvelle école doit à Benjamin Constant et à Mad. de Staël ? Mais que faire ? notre pays est trop étroit ; il peut bien donner naissance à ces grands fleuves qui arrosent l'Europe, mais ce n'est qu'au dehors de nos frontières qu'ils atteignent leur majesté et déploient toute leur splendeur.

Pour le moment restons dans la cité de l'Arve.

A propos de cette première publication Galloix fit la connaissance d'un autre poète genevois, Ch. Didier ⁽¹⁾ qui devait devenir un de ses frères d'armes dans la lutte pour le triomphe du Romantisme. Ils eurent ensemble de nombreuses discussions philosophiques, religieuses et poétiques. Ces conférences furent le germe d'où sortit le premier Cénacle romantique à Genève : « Galloix et Didier et leurs amis Gide, ⁽²⁾ Grast, Verre, ⁽³⁾ etc., raconte Monnier, se voyaient souvent tantôt dans la petite chambre de Didier, tantôt dans la maison toujours hospitalière de Petit-Senn, qui plus âgé qu'eux, moins novateur, n'en avait pas moins certains élancements vers Lamartine. Ce petit Cénacle romantique suivait souvent les chemins qui s'échappent de Genève dans toutes les directions pour courir les champs entre deux haies ; Petit-Senn montrait volontiers aux environs du Bourg de Chêne un des endroits où nos lyriques

⁽¹⁾ Didier Charles (1805-1864), fit plusieurs voyages dans tous les pays du monde puis habita Paris. Il a publié, outre de nombreux romans, : *La Harpe helvétique*, les *Mélodies helvétiques*, la *Porte d'ivoire* et *Helvétia*, sonnets suisses.

⁽²⁾ *Gide*, Etienne, Genevois, né à Bologne en 1803, avocat distingué. Ses œuvres poétiques ont été publiées l'année de sa mort (1869) par les soins de Marc Monnier.

⁽³⁾ *Verre*, André, auteur de quelques élégies et d'un petit poème : *le Dernier jour* ; comme Didier il fut un intrépide voyageur, et ne parvint point à oublier sa patrie qu'il chanta en des vers souvent heureux.

s'étaient souvent arrêtés pour échanger des vers. C'est un promontoire qui s'avance vers l'Arve ; le torrent roule sa boue entre des rives dévastées qu'il envahit à chaque crue et qu'il couvre de limon ; au fond, tout près, le Salève obstruant l'air et le jour, hisse l'une sur l'autre ses dures bandes de roches grises. Le site est sauvage. Les élégies épuisées, on faisait un peu de gymnastique, on lançait des pierres dans le torrent ; à cet exercice c'était Galloix qui était le plus fort. »

Mais on n'apaise pas la faim même en lançant des pierres plus loin que tous les autres, *Primum vivere*. Notre poète fit donc insérer au *Journal de Genève* du 16 mars 1826 l'annonce suivante : « M. Galloix, jeune littérateur connu par des poésies nationales, se dispose à donner un *Cours de poésie française depuis 1789 jusqu'à nos jours* ; ce sujet neuf et intéressant sera traité en quinze leçons. Le prix est de 15 fr. pour les messieurs, et de 10 fr. pour les dames et MM. les étudiants. »

Le succès ne récompensa pas le courageux conférencier ; le *Journal de Genève* nous apprend que « les deux premières séances satisfirent généralement les auditeurs », ce qui veut dire qu'elles ne les satisfirent pas du tout. En tout cas, à la troisième leçon Galloix était seul.

De ce côté, il n'y avait donc rien à faire. Il prit de nouveau la plume et l'année 1826 vit paraître trois autres ouvrages : *La Suisse ancienne et la Suisse de 1826*, 8 pages de vers encore très jeunes ; les *Méditations lyriques*, et enfin un discours philosophique en prose : *Napoléon et St Ignace*, ouvrage curieux d'un talent plus mûr, dit M. Monnier.

Mais c'était en vain qu'il multipliait son activité. Les brochures n'avaient guère plus de succès que les Conférences ; les Genevois n'en voulaient pas des folâtres ; c'est ainsi qu'on désignait les partisans de Victor Hugo dans la cité de Calvin. Pour comble de malheur des dissensions intestines commençaient à se manifester dans le petit ménage romantique.

Dans le courant de 1827, la discorde se mit au Camp d'Agramant et dispersa dans toutes les directions les plus ardents de la nouvelle école. Le 3 septembre, Didier inaugure par l'Italie, la série de ses voyages ; ceux-ci laisseront loin derrière eux les voyages d'Ulysse lui-même. Verre se rend en Russie, Galloix se réserve Paris ; il s'y rend vers la fin de 1827, pour fuir sa patrie ingrate, pour voir du monde, pour donner à ses yeux, dit M. Monnier des fêtes élégantes et en même temps pour se faire un nom, un rang, une fortune avec des vers, hélas ! Paris était pour lui, « une cité de prompts succès et d'activité excellente d'où, en moins d'un an, l'homme de talents qui est entré sans souliers ressort en carrosse.. » C'est sur ce théâtre que nous le verrons dans notre prochain article.

P. CHRISTOPHE FAVRE